

# Des téléés pour enterrer des téléés !

On va encore me dire que je perds tout sens de l'humour quand un homme de Dieu, un savant, un «alem», tous ceux qui parlent à nos âmes tourmentées enfin, se mettent à faire des blagues.

Ce qu'on disait de la soutane est aussi valable pour la gandoura : il faut que le vent ait une sacrée charge d'humour pour aller s'y engouffrer et les faire bouffer. Quand on a été habitués à entendre des histoires qui font pleurer, il n'est pas évident qu'on puisse passer, sans transition, des larmes au rire. Comme il faut un commencement à tout, et que l'ENTV éprouve pour l'innovation («bidaâ») des craintes de chat échaudé, d'autres prennent des initiatives. Depuis quelques mois éclosent des télévisions privées qui se voient enterrer en grande pompe l'agonisante ENTV, selon la bonne formule qui a déjà servi pour les entreprises d'État. Parmi les trois nouvelles chaînes satellitaires, se distingue *Al-Nahar*, issue du titre du même nom, et la plus présente sur le terrain de l'actualité. La chaîne a surtout innové sur le plan du discours religieux en lançant un imam, dont les causeries alimentent le débat de la rue, voire la polémique. Tout comme les assoiffés de Dieu qui le cherchent hors des sentiers battus de la mosquée sous influence, nombre de croyants, pratiquants ou non, ont érigé en chapelle l'émission du cheikh Chems-Eddine.

Sur les conseils d'amis télé-spectateurs de la chaîne, j'ai résolu de suivre avec attention et circonspection les adresses du cheikh à ses supporters juniors et vétérans.

Le premier contact a été des plus heureux puisque je suis tombé sur un discours original séduisant et anticonformiste. Lors de cette émission qui ambitionnait de fournir des réponses aux questionnements des fidèles, le cheikh était interrogé sur le problème de la tache de piété sur le front, ou «zebibâ». Un téléspectateur s'angoissait du fait qu'il faisait la prière depuis des lustres sans voir apparaître le fameux stigmat qui vous confère respect et considération du voisinage. «Bidaâ», a répondu sans ambages le cheikh, en se gaussant de la naïveté de son interlocuteur et en affirmant que cette marque était juste celle d'une piété qui veut s'afficher. Il s'agit, en somme, d'une coquetterie, comme un grain de beauté artificiel qu'on s'infligerait sur le front, comme un troisième œil échappé à un cyclope. Il a souligné, en substance, qu'il ne servait à rien de se taper la tête sur les piliers de la mosquée ou de se cogner le front sur la partie rugueuse du tapis de prière pour exprimer sa foi. Il y a des hommes pieux, à l'instar de nos grands théologiens, qui se sont prosternés toute leur vie sans porter la fameuse pastille qui fait éternuer notre voisin, le fumeur de thé. Comme je partage toute l'aversion qu'on peut éprouver à l'encontre des «empastillés» (suivez le regard de Hakim Laâlam !), j'ai bu du petit lait (clause de style) en écoutant Chems-Eddine. Voilà enfin quelqu'un qui nous change de ces vieilles badernes qui nous infligent les mêmes supplices avec la tenace conviction de ceux qui tiennent le bâton par le milieu. Au deuxième rendez-vous, disons que je n'ai pas

été désenchanté, mais seulement remis en face des réalités et des mœurs locales, s'agissant cette fois-ci des femmes. Très en verve, semble-t-il sur ce chapitre, cheikh Chems-Eddine a évoqué le célibat des femmes, de façon très caricaturale. Il a évoqué l'exemple d'une jeune fille qui a éconduit des dizaines de prétendants sous les prétextes les plus divers, et fini le bec dans l'eau sans même le menu fretin échu au héron de la fable. Le cheikh voulait, par cet exemple, inviter les jeunes filles en mal d'époux à se montrer moins exigeantes, moins frivoles, mais il y avait déjà comme un malaise. Puis, nous avons eu droit à ce morceau de choix en matière de conseil matrimonial, et précisément sur l'art de bien choisir les origines géographiques de sa future épouse. Le «marieur» du jour passe en revue les différentes villes du pays où l'on peut faire ses emplettes, et dans un souci d'équité, il prend bien garde à vous assurer un minimum vital en matière de bonheur conjugal. De Djelfa à Sétif, en passant par Béjaïa, il n'est question que de qualités, notamment en cuisine, propres à satisfaire tous les goûts. S'il n'avait eu les ciseaux d'Anastasie au-dessus de sa tête et au-dedans, je présume que notre imam aurait évoqué d'autres performances plus convoitées. Toutefois, les allusions à peine voilées à ce qui tarabuste le plus les méninges étaient là pour rappeler que l'homme intelligent saisit au premier clin d'œil. Bref, le cheikh s'est évertué à ne vexer personne jusqu'à cet atterrissage en catastrophe à Oran : l'épouse, ou la postulante, oranaise serait revêche et intéressée. En quit-

tant la maison, l'époux est sommé de descendre les ordures et en revenant, l'Oranaise lui demande ce qu'il a rapporté. J'en connais qui auraient brûlé des pneus pour moins que ça, ce qui montre que les Oranaises ont d'autres qualités, et entre autres qu'elles ne sont pas rancunières.

S'il se déparait de cet humour douteux et un tantinet misogyne, cheikh Chems-Eddine pourrait constituer un excellent antidote aux Qarni, Awdhi et autres téléprêcheurs annoncés par la chaîne privée concurrente pour le Ramadan. On pourra, enfin, célébrer les funérailles virtuelles et concomitantes de la chaîne Al-Jazeera, et du confesseur attitré de Khadidja Benguenna, le cheikh Karadhaoui. Si les Arabes mortellement patriotes sont aussi anti-impérialistes qu'ils le prétendent, ils devraient reconsidérer leur position à l'égard d'un homme qui parle au nom du Prophète, en attendant de parler en prophète. Je suis étonné par le manque de réactions d'indignation à sa déclaration selon laquelle si le Prophète ressuscitait, il tendrait la main à l'Otan. Si le Prophète revenait, son premier acte,



Par Ahmed Halli  
halliahmed@hotmail.com

selon moi, serait de déférer l'imam suprême du Qatar, et du monde musulman, devant la justice pour usurpation de qualité, faux et usage de faux, et iniquité dans le traitement de ses épouses. Comme je ne suis pas Karadhaoui, et que je n'ai pas, comme lui, le droit de tout dire, je préfère m'arrêter là, de crainte de mériter l'indignation des faux dévots et autres «empastillés». Après tout, ils sont majoritaires ! Et la majorité, ça se respecte parfois, mais ça se craint plus souvent.

A. H.

## Condoléances

Notre cousin, Hemdane Halli, est décédé mercredi 4 juillet 2012 des suites d'une longue maladie. Peu de gens savaient qu'il avait contracté une forme de diabète pernicieuse alors que, jeune recrue de l'ALN, il avait subi un bombardement de l'aviation française. L'Algérie qui a fait preuve d'excessive générosité à l'égard de certains, n'a pas su ou voulu reconnaître ses mérites. Si par désir de revanche, il avait choisi de tirer sa révérence à la veille de la célébration du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance, ce serait à juste raison. Et nul ne pourra lui en tenir rigueur. Toutes mes condoléances à sa famille, et en particulier à son frère Moh n'Ali, dit «Le Président».

## POÉSIE

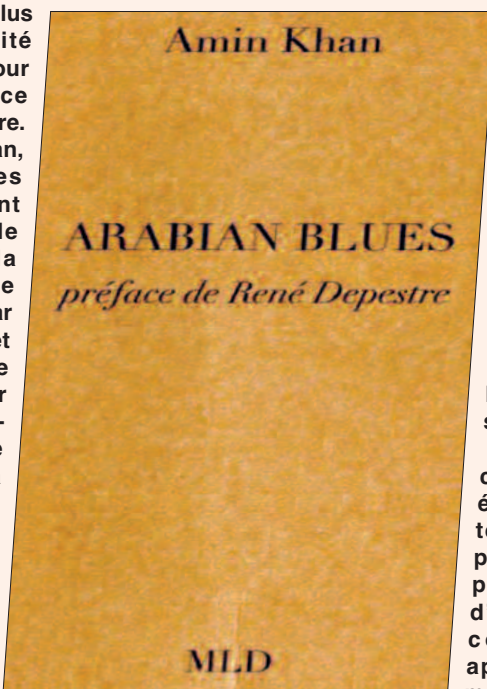
# Arabian blues : Le jardin de la poussière et du sel

*Arabian Blues*, un titre original et singulier d'un florilège poétique signé Amin Khan, marqué par les jeux surréalistes et les fulgurances d'une écriture galbée au rythme d'une musique singulièrement triste, inaugure le protocole d'une lecture particulièrement enrichie par les traces intertextuelles. D'ailleurs, René Depestre, le préfacier de ce recueil extrêmement beau d'un de nos meilleurs poètes, ne s'empêche pas de citer comme espaces fondateurs les noms de Baudelaire, Adonis ou Williams, traversant en profondeur les lieux interstitiels de poèmes convoquant les territoires lumineux, mais paradoxalement sombres. La poésie de Amin Khan est prisonnière de jeux d'écriture où la désespérance accompagne une certaine ouverture, et où les oxymores fonctionnent comme autant d'indices d'une paradoxale rencontre des contraires : l'ombre (un lexème-leitmotiv) dialogue avec la lumière dans une sorte d'affabulation sublimée, la mort ne répudie nullement la vie, mais lui apporte un surcroît d'activité, une co-naissance, la tristesse est le lieu prédestiné de l'espoir.

La contradiction indiquée par la présence de ces champs lexicaux (de la peur et de l'ouverture, de la mort et de la vie, de la mémoire et de l'oubli, de l'ombre et de la lumière, du malheur et de l'espoir) est apparente, illusoire, elle

donne vie à un vers plus libre où la musicalité transcende le mot pour l'affubler d'une force poétique extraordinaire. Le génie d'Amin Khan, c'est de marier des formes apparemment dissemblables et de donner au mot la consonance d'une parole, une parole, par nature individuelle et libre, qui dépasse le sens commun pour célébrer un dépassement marqué par ce feu qui n'exclut ni la lumière, ni la mémoire. Il se donne à une eau, pécheresse, mais caractérisée par les traces d'une masculinité paradoxale soutenue par les autres éléments naturels qui travaillent tout le texte. Ici, Bachelard n'est pas de trop, qui nous inviterait à expliquer ces textes par une plongée dans les imaginaires marquant l'intrusion de ces éléments dans ces paysages poétiques de Amin Khan.

La mémoire du temps et de l'espace peuple ces horizons. Certes, le lexème



oubli revient souvent dans ce texte, mais uniquement pour refuser l'amnésie, les déficits mémoriels sonnent comme une sorte de résurgence des lieux mémoriels fonctionnant comme une sorte de latence investissant la durée.

Le feu et l'eau constituent les éléments fondateurs de ces poèmes traversés par des jeux d'images où les contradictions apparentes dissimulent mal une

quête d'ouverture et un espoir jamais absents. Chez Amin Khan, la contradiction est un lieu de libération et de délivrance. Contrairement aux poètes des années 70, la poésie d'Amin Khan ne s'enferme pas dans une sorte de colère débridée et de violence automutilatrice, mais se conjugue avec des durées

ouvertes, où la violence du mot devient une invitation à une possible métamorphose.

Ce recueil d'Amin Khan nous réconcilie avec la poésie dans un pays, l'Algérie, où les «littéraires» ou supposés tels, ont, depuis longtemps, déserté les jeux de la littérature pour se consumer dans des espaces pamphlétaires où le discours politique creux l'emporte sur l'écriture littéraire, à tel point que les critiques étrangers et algériens ne s'arrêtent qu'au discours politique. Comme si la littérature se réduisait au témoignage, au discours politique, à ce qu'on a appelé une «littérature d'urgence». Amin Khan, après Tahar Djaout, revivifie la parole poétique. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'il vient de remporter deux prix (Nikos Gatsos et François Coppée) pour *Arabian Blues*. Il est déjà l'auteur de plusieurs recueils publiés en Algérie (*Colporteur*, 1980 ; *Les mains de Fatma*, 1982, *Vision du retour de Khadija à l'opium*, 1989) et à l'étranger (Archipel Cobalt, Paris, 2010 ; *Vision of the return*, 2011, Californie).

*Arabian Blues* est le lieu privilégié d'une rencontre où les contraires s'enlacent pour conjuguer la poésie aux jeux latents de l'espoir.

Ahmed Cheniki

Amin Khan, *Arabian Blues*, préface de René Depestre, Paris, MLD, 2012.